

Philippe Madec

***La secrète connivence
de l'architecture et de l'éthique***

Pour les Polymatiques, Clermont-Ferrand
© Ph. Madec, 2000

« Dès ma vingtième année, j'avais rêvé d'écrire un roman dont Paris, avec l'océan de ses toitures, serait un personnage, quelque chose comme le chœur antique. Il me fallait un drame intime, trois ou quatre créatures dans une petite chambre, puis l'immense ville à l'horizon, toujours présente, regardant avec ses yeux de pierre rire et pleurer ces créatures »

Emile Zola, *Une page d'amour*¹.

L'habitant est architecte, par nature, au même titre que l'hirondelle.

L'habitant est architecte, par nature, mais il n'en porte pas le titre, comme l'hirondelle. C'est-à-dire que la société ne le reconnaît pas comme tel, parce que la société voit dans le statut d'architecte autre chose que la résolution du besoin de l'abri.

Elle admet surtout l'organisation spatiale de la communauté comme objet de l'architecture, organisation spatiale qui s'appuie sur des valeurs dont s'est doté la société historiquement : le Droit, la Science et l'Art.

Mais comme l'habitant sait aussi organiser spatialement une communauté, celle de sa famille notamment, et que bon gré mal gré il saurait faire appel au droit, à la science et à l'art, cela signifie que la société ajoute au statut d'architecte une capacité répondant à une condition qui échappe à l'individualité. C'est la capacité qui consiste à prendre en compte la complexité, une complexité propre à la société et que la somme des volontés et des actions personnelles ne saurait résorber. De fait, en tant que totalité, la société excède la somme des individus qui la compose.

Si l'on admet donc que le statut de l'architecte est fondé dans la dimension individuelle de l'individualité, dans la dimension communautaire de la communauté, dans la dimension sociétale de la société, alors on perçoit clairement en quoi l'architecte est un médiateur entre les demandes individuelles et les demandes de la société. Il apparaît aussi qu'il est porteur d'une double délégation de pouvoir : il est reconnu capable d'agir pour l'individu dans la société ou pour la société face à l'individu. (Le « face à » n'étant pas ici l'expression d'un conflit, mais d'une responsabilité.)

L'architecte est habitant, par nature ; comme l'hirondelle, il est au monde.

L'architecte est habitant, par nature, mais il l'a oublié, à la différence de l'hirondelle. Le pouvoir que lui confère la délégation dont il est porteur ajoutée à la puissance de ses outils est tel que l'architecte y a brûlé les ailes. Il a sacrifié sa liberté à l'autel de ce pouvoir et de cette puissance, aux abords de ce pouvoir politique dont il a fait son maître, à la lumière aveuglante et vulgaire de l'image dont il a fait sa maîtresse.

Permettez-moi de citer ici un passage de mon prochain ouvrage :

Vous constatez un fossé ancien entre les architectes et la société, entre la culture populaire et la culture dite « savante » des architectes.

Durant ce passage obligé pour revaloriser leur domaine, les architectes ne se sont occupés que d'eux-mêmes, et, le monde continuant d'évoluer, le fossé s'est creusé plus encore entre eux et la société. Ce fossé est une catastrophe à laquelle nous sommes confrontés chaque jour. Les étudiants le connaissent bien quand ils tentent d'expliquer à leurs parents pourquoi leurs projets d'école sont « bien » : ils disent même leur peine face à cette incompréhension. Essayez de partager avec Monsieur ou Madame Tout-Le-Monde (y compris les instructeurs de permis de construire) l'intérêt d'une architecture contemporaine comparée à une architecture

traditionnelle. Quand ils voient une maison à toit terrasse, ils disent que c'est « *une maison sans toit* »... Quand il voit une forme molle, ils demandent : « *qu'est-ce que c'est ce machin ?* ».

Comment s'est creusé ce fossé ?

De longue date l'histoire l'a creusé. Autrefois l'architecture avait pour mission de représenter la puissance, la magnificence, l'autorité du roi et de la présence divine (je fais court). Nous vivons les suites de ces époques, jusqu'à ce dix-huitième siècle où, dans le même temps, l'Académie séparait la grande architecture de la petite, et où les auteurs classaient les architectures en catégories, de la noble à la médiocre, de la grotesque à la sublime. Nous vivons cette situation, pourtant étrange désormais : l'architecture aurait dû passer, il y a deux siècles au service du citoyen. C'est ce que l'on veut croire.

Les architectes modernes ont par malheur approfondi ce fossé avec une certaine obstination.

Au moment même où ils devaient passer au service du citoyen, ils mettaient en avant la possibilité d'une pratique individuelle de l'architecture, pour ne pas dire individualiste. « *Le goût importe autant que la Règle* » disait en substance un Jacques-François Blondel subversif². Cette position valorisait et mettait en scène l'architecte, menant au XIXe siècle à l'Ecole des Beaux-Arts, à la quête sans cesse recommencée de l'architecte-génie, à l'engagement dans une logique de « l'art pour l'art » ou de « l'architecture pour l'architecture ». Certains s'autorisent encore le fameux geste d'architecte, événement plastique souvent impénétrable, boursouflé d'une gratuité qu'ils revendiquent comme leur liberté, geste souvent concédé par leur client par incrédulité, incompréhension ahurie ou pitié à leur égard, tant cette liberté-là est illusoire.

Au début XXe siècle, au moment où les architectes endossaient les pensées sociales et où ils étaient à même de répondre aux attentes citoyennes, de faire de l'architecture « *l'art du peuple pour le peuple* », disait William Morris, ils proposaient l'alternative moderniste. Ils choisissaient la rupture avec la culture du quotidien, c'est-à-dire avec la culture de cette société pour laquelle ils pensaient œuvrer. Ils s'en écartaient d'eux-mêmes. Il est vrai que l'architecte-génie s'était seulement transfiguré en l'architecte-messie, illuminé de progrès, créateur capable de faire le bonheur de l'homme, même contre son gré.

À la fin XXe siècle, alors que les sciences humaines et sociales portent en avant les valeurs quotidiennes de l'architecture, les architectes préfèrent l'habit de star ou celui d'artiste plasticien, nettement plus glorieux que le leur passablement élimé. Par les temps qui courent, il vaut mieux se dire artiste qu'architecte, surtout si ça autorise à ne pas justifier son travail, à ne pas rendre des comptes à la société qui pourtant attend une ville moins dure à vivre, et des réponses à ses angoisses sur l'avenir des métropoles, sur le respect de l'environnement, sur l'aménagement spatial du quotidien...

Aujourd'hui, il existe une autre cause paradoxale à ce fossé : l'architecture et la conception de l'espace, abordées dans les écoles et connues des architectes, intègrent les apports de l'architecture moderne. Pourtant, combien d'entre nous, citoyens ordinaires, faisons l'expérience quotidienne de l'architecture et de

l'espace modernes ? Fort peu. Nos logements et nos villes ne sont encore conçus et vécus qu'en référence à l'espace du XIXe siècle : l'espace moderne n'a pas réussi à devenir celui de notre quotidien, alors qu'il alimente les architectes, les designers, les paysagistes.

À tout cela s'ajoute la volonté de spécialisation découlant d'une division accrue du travail, la dispersion des compétences en savoir-faire distincts, qui augmentent l'écart entre vie quotidienne et vie intellectuelle.

Il s'avère que les enjeux contemporains s'annoncent là, dans le constat de ce fossé. Mais il ne suffit pas de savoir l'énoncé, encore faut-il que les architectes changent leurs attitudes dans l'action. Il faut tout d'abord réintroduire la société dans l'architecture. Étonnant enjeu pour l'architecture qui est partout dans la société. Pour être précis, il faudrait dire qu'il est important de réintroduire la société dans l'acte architectural, c'est-à-dire dans la tête des architectes en train de participer à l'acte architectural.

Pour ce faire, il convient de soutenir le changement d'orientation du métier d'architecte auquel nous pouvons assister aujourd'hui : investissement dans le quotidien, réappropriation de la notion d'usage, nouvel intérêt pour l'espace public.

Mais ces nouvelles orientations ne seront rien — je veux dire rien d'autre que l'occasion de nouveaux marchés pour les architectes — si elles ne sont pas accompagnées par un renouveau de la théorie architecturale. Non pas la théorie du projet architectural — qui n'est pas une théorie de l'architecture — mais accompagnées par une pensée de ce qui fait que l'architecture est architecture puis par sa confrontation aux conditions de l'époque. Sans ce travail théorique seul capable d'ouvrir sur le sens contemporain de l'architecture, ces nouvelles orientations seront traitées avec les outils anciens et seront dénaturées.

Qu'est-ce qu'une pensée de l'architecture pourrait apporter qui aiderait à résorber ce fossé entre les architectes et la société ? Qui donnerait à comprendre le cadre de la participation des habitants à la conception architecturale et urbaine ?

LE FILM HABITANT

une autre idée, celle d'une culture commune à la société et aux « spécialistes » de l'établissement humain — et c'est l'hypothèse que nous avons prise au moment d'écrire le film *Habitant*³. C'est la culture de l'habiter, de cet être-ensemble au monde qui met le citoyen sur un pied d'égalité avec le politique et le concepteur qui sont, eux aussi, des habitants. Culture où le monumental juxte l'humble, le patrimoine la création, où les événements avoisinent l'ordinaire, et où la justesse — pas si simple — trouve sa place comme valeur d'usage, non plus expression d'une fonction mais aspect du journalier.

LA QUESTION DU SENS

Vous dites « *perte du sens* », mais lequel ? Il y a toujours du sens, quelle que soit l'architecture ?

Oui, du sens émerge de toute activité, lisible *a posteriori* pour celui qui la reçoit. Il découle de l'analyse d'une œuvre, de sa rationalisation. Les architectes aiment bien parler après coup de leur travail pour s'expliquer, souvent se légitimer. Ils préfèrent

l'idéologie qui les justifie au risque de la théorie. Ils deviennent parfois des exégètes de leur propre œuvre, au pire des disciples d'eux-mêmes. Parler de logique interne à l'œuvre serait encore confondre le sens de l'architecture et le sens venant de travaux d'architectes. Parlons de ce qui donne sens à l'architecture, de ce qui fait que l'architecture est architecture, non pas seulement construction, cuisine ou cinéma.

Quelles sont les causes de cette perte du sens ?

Il y en a plusieurs. La plus importante émane de la relation trouble des architectes à la société. D'abord, du point de vue général, les architectes sont soumis à l'évolution historique de la société, comme tout un chacun. Ainsi le recul de la théorie architecturale s'opère-t-il au moment précis où la société entre dans une phase d'inhibition face aux discours ; elle a soupé des grands discours. Et l'évidence de la perte du sens architectural renvoie à une plus large abdication de l'époque, faite de renoncement, de cynisme et d'apathie : *« Il y a un lien intrinsèque entre cette espèce de nullité de la politique, ce devenir nul de la politique, et cette insignifiance dans les autres domaines, dans les arts, dans la philosophie ou dans la littérature. C'est cela l'esprit du temps : sans aucune conspiration d'une puissance quelconque qu'on pourrait désigner, tout conspire, au sens de respire, dans le même sens, pour les mêmes résultats, c'est-à-dire l'insignifiance »*⁴. Ensuite, du point de vue de la pratique, les architectes ne cherchent pas la prise directe avec la société. Ils maintiennent un écart qui les protège tout en les éloignant de la source de l'architecture, de leur cause, leur raison d'être et de faire. Cette demande vient chaque jour du monde, somme complexe qui ne cesse d'évoluer. L'objet de l'architecture est ce fonds vivant, ce n'est pas une origine. La relation des architectes et de la société ne doit pas être un enracinement mais un accompagnement.

Une autre cause est le recul de la pensée au profit de l'activité professionnelle. Déplacer l'architecture dans le champ de la théorie pour construire une pensée de l'architecture est la tâche conceptuelle la plus urgente aujourd'hui. Ensuite il convient de la confronter aux conditions générales et particulières de l'époque qui en déterminent la réalisation.

Une troisième cause est cette réduction de l'architecture aux résultats de l'activité de l'architecte. Elle maintient plus encore les architectes dans une situation d'autosatisfaction (« Ça va plutôt bien. Pourquoi s'embêter avec le sens ? On ferait mieux de parler de l'expérience sensorielle et spatiale de nos œuvres »).

Une cause corollaire — ce n'est pas la moindre — est la volonté d'une pratique de l'architecture comme art plastique, volonté contemporaine, d'essence moderne, qui n'en finit pas d'isoler l'architecte et d'élargir le fossé d'incompréhension entre la société et ses architectes.

PARTICIPATION DES HABITANTS

Dans les années 70/80, après la condamnation de la théorie architecturale moderniste, les sciences humaines et sociales avaient remplacé le discours théorique en architecture. Les expériences de participation des habitants à la conception architecturale post-moderne étaient alors monnaie courante : conception de la forme architecturale (Lucien Kroll), intervention dans la fabrication de la forme urbaine (les luttes urbaines en Belgique et au Canada), cloisonnement à la carte des logements neufs (dans la ville nouvelle du Vaudreuil, filmé par Eric Rohmer), etc... Les opposants à ce type d'approche avaient beau jeu de s'en

moquer tant les résultats furent sans lendemain et souvent sans grande valeur ajoutée. Paul Chemetov, morbide, faisait alors référence à ce qui lui semblait être la participation définitive des habitants à une œuvre architecturale : ce mausolée d'un empereur assyrien fait des crânes des habitants d'une ville conquise ! Au-delà de ces exagérations réciproques, de la passion des post-modernes pour la participation jusqu'à la perte du projet architectural, d'une part, et, d'autre part, de l'exécration des néo-modernes pour cette intervention de l'autre dans le projet architectural, ce qui se fait jour est la grande difficulté des architectes à trouver la justesse dans la relation à l'autre.

C'est pourtant là que se trouve la clé de l'avenir de l'architecture dont les outils anciens (on peut dire très rapidement : ceux issus de la tradition de la Forme) échouent face aux enjeux de la société contemporaine et de ses expressions urbaines.

L'architecte tient un rôle dans la société duquel il ne saurait démissionner sans dommage pour la société elle-même. L'architecte ne peut pas plus longtemps évacuer la société de son activité.

La première participation de l'habitant à l'acte de conception architecturale réside dans la prise en compte de son existence : voilà une assertion paradoxale et pourtant fondée et dans l'objet même de l'architecture et dans le désintéret des architectes pour cet objet-là.

Les autres participations sont toutes souhaitables dès qu'elles replacent l'habitant au centre des préoccupations des conceptions de l'établissement humain, qu'il soit urbaniste, architecte, paysagiste, maître d'œuvre, services techniques de communauté, dde, maître d'ouvrage, législateur, constructeur, monsieur et madame tout-le-monde construisant pour l'autre...

L'architecte abstrait l'homme pour se débarrasser d'un souci, d'une contrainte... Il dit à qui veut l'entendre que son métier est rempli de contraintes : contraintes financières (il n'y a jamais assez d'argent pour faire une œuvre), contraintes réglementaires (ah, ces règles de lutte contre l'incendie ou de normes pour handicapés), contraintes d'usage... Il dit « contraintes » pour parler des aspects de cette société qui lui demande de travailler pour elle. La société se confie à lui, et ce qu'il reçoit d'elle, tout ce qu'elle lui donne, est perçu comme contrainte, contrariété, contraire à l'œuvre, source de déboires. La société l'empêcherait d'agir, lui ferait violence. Et pourquoi écarte-t-il de ses dessins, de ses études, parfois même de ses pensées, cet état du monde à un moment donné, à un moment offert ? Pourquoi faudrait-il que le monde soit autre qu'il n'est ? Pour faciliter la pratique de l'architecture comme art plastique ? Pour maintenir un fonds d'utopie bien adapté à la création romantique, celle de l'architecte créateur ? Le travail de l'architecte ne subit pas le monde, il est dans le monde, il lui appartient. Si l'architecte ressent le monde telle une somme de contraintes, c'est qu'il ne l'aime pas. Il n'aime peut-être pas sa vocation moderne.

LA DIMENSION ETHIQUE

Activité de la conscience, l'architecture en poursuit un projet collectif. Aussi s'interroger sur l'éthique et l'architecture ne peut échapper à la reconnaissance du sens de ce projet collectif. Ce projet est connu : c'est l'habitation (nécessité et volonté), c'est-à-dire la réponse spatiale et temporelle à l'être au monde, à l'accord d'être ensemble matériels face à la durée. Par délégation, l'architecture détient le pouvoir de rendre réelle — de réaliser — cette

habitation, cette installation de la vie.

Nous savons qu'en architecture, action menée pour autrui, il y a une secrète connivence de l'architecture et de l'éthique. Même ceux qui refusent de l'admettre, le ressentent confusément. Pour s'en rendre compte il n'est qu'à considérer combien les architectes aiment à justifier leurs travaux, surtout ceux qui en ont une approche artistique.

Cette entente entre l'architecture et l'éthique conduit inmanquablement au problème primordial posé à la théorie architecturale contemporaine : quel est le sens de l'architecture de nos jours ? Il est en effet impossible de parler d'éthique et d'architecture si nous confondons encore l'architecture et le bâtir, ou l'architecture et l'activité de l'architecte, ou si nous amalgamons encore projet et utopie, éthique et valeur, ou même éthique et déontologie, en bons professionnels que nous sommes ?

En outre, la nécessité de comprendre ce qu'est l'architecture est inscrite dans la démarche éthique. Il est nécessaire d'affirmer les contours et le cœur de la présence architecturale pour que l'architecture puisse répondre présente, et ainsi répondre d'autrui par sa présence. Penser l'architecture revient toujours à penser l'installation de la vie dans un lieu, et ce malgré la surabondance des effets, des modes, des styles, des genres, des types, des modèles, des impressions, des dogmes délivrés au fil de l'histoire. L'architecture participe à un besoin vital dont la conséquence cruciale est la production du plus vaste phénomène sécrété par l'homme sur la terre : la ville. C'est pour cela qu'approcher la dimension éthique de l'architecture revient à s'interroger sur la responsabilité propre à l'architecte au sein de ce projet collectif de la conscience qu'est l'habitation, manifestée à tout jamais par la ville.

À l'architecte, il revient de savoir rendre compte de ses intérêts, de ses engagements, de ses projets, de ses goûts et dégoûts, de ses ambitions pour l'architecture afin d'autoriser un dialogue avec la société ou simplement avec la femme ou l'homme face à lui. L'objet même de l'architecture est de répondre à la demande impérative d'architecture, au besoin de l'abri et d'organisation spatiale de la communauté. L'objet même de l'architecture est ce service rendu à l'autre, attendu par l'autre. Le positionnement éthique que j'affectionne en tant qu'architecte, et il ne vaut que pour moi — peut-être, d'autres s'y reconnaîtront, mais il ne s'impose pas — c'est : être et faire pour autrui.

LES VOIES DE L'ETHIQUE DANS LE PROJET ARCHITECTURAL

L'éthique, en tant que positionnement de soi dans l'action, de soi face au monde et dans le monde, ne peut pas faire l'objet d'un treizième commandement ou d'un ordre général : *« Maintenant, je ne veux voir que de l'éthique ».*

Pas de commandement car pas de certitude, nous allons vers une forme éthique, qui — comme le dit Anne Staquet à propos de Vattimo et Rovatti — *« ne cherche pas à dire comment les choses sont ou devraient être mais plutôt comment l'on peut s'y prendre pour penser autrement »*⁵

On peut suivre Giorgio Agamben lorsqu'il écrit que *« l'unique expérience éthique (qui, comme telle, ne saurait être ni une tâche ni une décision subjective) consiste à être sa (propre) puissance, à laisser exister sa (propre) possibilité »*⁶.

USAGE (contrainte)

Si la notion d'usage est tellement importante dans mon travail, c'est parce que l'usage vient toujours de ce que l'autre en fait, et qu'il est la base d'un dialogue équitable avec lui. L'usage,

c'est la vie de l'autre au quotidien et dans les événements de la vie, sa présence forte et majeure dans l'architecture — et non pas une contrainte d'usage (sic).

DIALOGUE/PAROLE

L'événement à la rencontre de l'autre

N'est-il pas probant que le surgissement d'autrui dans le discours architectural soit tout d'abord venu de la honte, comme ce fut le cas dans l'existentialisme sartrien, plutôt que de l'amour comme le rend possible Toni Negri ? Honte des architectes venu de l'échec de la théorie moderniste

CORPS

LES QUATRE VISAGES D'AUTRUI

Admettons cette autre idée convenue : il n'y a pas d'éthique sans un idéal dont le rôle est de donner sens aux valeurs qui fonderont l'action. Comme en architecture l'éthique est inhérente, l'idéal éthique de l'architecture repose au cœur de l'architecture, dans l'idée même qui préside à sa réalisation. Passons par ce constat contemporain : l'idéal éthique et l'idéal architectural ne sont plus des utopies ou des constructions intellectuelles mais renvoient aux conditions même de notre humanité, conditions qui ont particulièrement changées depuis cinquante ans, conditions contraignantes.

Associés d'hier, à l'époque où la croissance était pensée infinie, quand tout allait bien, sans chômage mais des difficultés pour répondre à l'importance du travail, l'innocence et l'insouciance ont marqué le début du modernisme. Puis quand les problèmes se sont manifestés et alors que les mentalités n'avaient pas changés, le cynisme et la bonne conscience ont caractérisé les périodes plus récentes.

Aujourd'hui, nous sommes de plus en plus engagés dans la responsabilité, cette belle tenue, cette terre si humaine, peut-être la terre la plus humaine, certainement une condition inséparable de notre humanité.

Le souci a changé de nature. Notre souci, lui-même, s'inscrit dans un nouveau rapport au monde. Ce n'est plus le souci ancien — cette contrariété passagère. Aujourd'hui le souci est fondamental car nous nous sentons responsables de nous-mêmes, mais nous nous sentons aussi responsables de la difficulté d'être des autres. Toujours en éveil, la philosophie nous y avait préparé : "l'être-au-monde est essentiellement souci" avait écrit Martin Heidegger. Le souci de soi que Michel Foucault a particulièrement abordé ouvre d'emblée sur le souci de l'autre auquel s'est attaché Emmanuel Lévinas.

Plutôt qu'à la puissance des moyens dont la recherche était l'enjeu majeur des modernes, le souci de soi et le souci de l'autre impliquent de penser à la finalité des actions, c'est-à-dire aux conséquences de nos actes.

Préoccupation et assistance, attention et vigilance, voilà ce qui nous accompagne désormais. Ce sont les traits de l'action humaine qui conduisent à la rencontre et à la garde du monde dont nous avons la charge, qu'il ne tient qu'à nous de faire être et dans lequel

nous avons le dessein d'être. Mais un monde — comme disent même les publicités reprenant la sagesse des indiens d'Amérique — un monde qui nous est prêté en attendant que nous le transmettions à nos enfants. Notre responsabilité — la responsabilité — ne cesse d'être dite, redite. Nous voilà responsable sans repli possible. Emmanuel Levinas cite souvent cette phrase de Fedor Dostoïevski extraite de *Les Frères Karamazov* : « Nous sommes tous coupables de tout et de tous devant tous, et moi plus que les autres »⁷. Mais alors comment peut-on parler de responsabilité si on admet comme horizon que l'homme peut être pris au sein de forces compulsives plus fortes que lui et qui l'exonéreraient de sa responsabilité ? Alors que nous savons bien que nous faisons l'expérience d'une responsabilité infinie, incalculable et sans répit. C'est que le sens serait ailleurs et pourtant là tout autour ; il serait dans la vie en train de venir, depuis toujours déjà là, au creux de ce qui nous tue chaque jour.

La responsabilité envers soi et autrui est l'enjeu éthique premier, l'habitation est l'enjeu architectural principal. La responsabilité de l'habitation est le devoir des architectes. Le mot « habitation » ne renvoie pas au logement à la différence de l'équipement, mais à la condition poétique de l'homme installant par la matière les conditions spatiales et temporelles de son existence terrestre.

Nous voilà non pas du côté de l'origine mais du fonds vivant. Nous ne sommes pas intéressés par la cabane rustique, mais par la nécessaire envie d'habiter. Tel est l'absolu rejoué chaque jour, l'accompli s'accomplissant. La responsabilité majeure de l'architecte consiste à maintenir réduit l'écart entre cet idéal quotidien de l'architecture et les architectures. L'écart entre cet idéal quotidien, donc éternel, de l'architecture et les architectures.

De même que notre souci a changé de nature, la figure de l'autre s'est accrue. Maintenant l'autre porte quatre visages : soi, l'autre, le grand autre et la nature. Il y a l'autre celui-là en face de moi et le grand autre ceux-ci autour de moi. Soi est un autre, en ce qui est porteur d'une part d'humanité, une part qui ne m'appartient pas mais dont j'ai la responsabilité ; c'est un autre, principe de respect comme chez Kant : « Agis de telle sorte que tu traites l'humanité aussi bien dans ta personne que dans la personne de tout autre toujours en même temps comme une fin, et jamais simplement comme un moyen »⁸. Et sans adhérer pleinement pour autant à la théorie de l'écologie de James Lovelock et à son concept de *Gaïa* — par lesquels l'homme serait un des composants d'un large organisme vivant : une Terre élargie —, force nous est de considérer aujourd'hui la nature comme une part indissociable d'autrui. Nous savons combien notre sort est lié à cette nature, dont nous avons, à notre corps défendant, révélé si clairement la fragilité et les limites.

Ainsi me semble-t-il, pouvons-nous entendre l'annonce du théoricien Alberto Pérez-Gomez au colloque de Montréal en 1991 *Architecture, Ethics and Technology* : « Si l'architecte doit jouer un rôle au vingt-et-unième siècle, dans un monde complexe et plus conscient des contraintes environnementales et des différences culturelles, un monde où la technique continuera néanmoins de s'étendre à l'échelle de la planète, il doit méditer sur des stratégies propres à révéler la capacité de sa discipline à concrétiser une intentionnalité éthique »⁹.

SE PENSER CITOYEN MODERNE

L'architecte ne peut pas ignorer l'autre puisque l'expérience d'architecture est toujours une expérience sur et dans le monde, et que « le monde m'apparaît comme ce qui est autre que moi ; il s'offre comme l'ensemble des réalités qui ne sont pas moi ; le monde est tout ce que je ne suis pas »¹⁰, l'architecte étant au monde, ou du monde mais pas le monde. Monde « habité et hanté par d'autres », empli par « la présence prochaine d'autrui dans l'ensemble de la vie sociale et culturelle »¹¹.

NE PAS CHERCHER A SE METTRE A LA PLACE DE L'AUTRE

Inassimilable au même. « L'altérité est imprévisible »¹²
« L'architecture installe la vie qui porte son propre sens
Elle établit idéalement la vie en son propre sens
Tâche bien assez difficile
L'architecture n'a pas à afficher la vie
elle n'a pas à la figurer
elle n'a pas à la représenter
Qui d'ailleurs connaît le sens de la vie ?
La pensée la philosophie et la science
échouent sur ce point
L'architecture ne comprend pas davantage le sens de la vie
Mais
elle détient complice
le secret de son installation
Installer n'est pas comprendre
mais davantage
installer établir constitue
ce serait emplacer l'Autre
Couler dans le lieu un sens passant
Dans le toujours déjà là
installer ce qui est absent
ce qui se dérobe
Admettre une courbe
une onde dont l'origine est voilée
et dont la prolongement échappe à la connaissance »¹³.

Cette échappée ne peut pas mettre l'architecte à l'abri de l'autre, car « ce qui est donné et vrai [...], remarque Merleau-Ponty, c'est la tension de mon expérience vers un autre dont l'existence est incontestable à l'horizon de ma vie, même quand la connaissance que j'ai de lui est imparfaite »¹⁴. Parce que si l'architecte ne sait pas grand chose de l'homme et de la société, ils savent quelques chose de lui notamment ce qu'ils attendent de lui. A l'architecte donc de penser à la réciproque du regard qu'il porte au monde, de prendre conscience qu'il est considéré par l'habitant et de se souvenir de cette phrase si émouvante de Levinas : « *Et celui-là, je ne peux pas dire qu'il ne me regarde pas.* »¹⁵

L'ABSTRACTION

L'ouverture

L'offerture

SE METTRE EN CAUSE

Me met en cause dans mon statut de sujet
Autrui a cette capacité de décentrer le regard

L'AUTRE EST LIBÉRATEUR

Si pour l'architecte, la relation à autrui peut apparaître comme une mise en question de sa liberté (essentiellement sa liberté de création), c'est qu'il a gardé au fond de lui une conception romantique de la liberté et de son propre statut. Il se pense toujours l'artiste éclairant le monde. Pourtant, comme le souligne Paul Ricœur, « Il est certaines rencontres qui ne m'apportent pas seulement des raisons de vivre que je puis évaluer, approuver, mais qui vraiment opèrent comme au cœur du vouloir une conversion qui a la portée d'un véritable engendrement spirituel. Ces rencontres sont créatrices de liberté. Elles sont libératrices. »¹⁶
« *La liberté, c'est l'activité. Et c'est une activité qui, en même temps s'autolimité, c'est-à-dire sait qu'elle peut tout faire mais qu'elle ne doit pas tout faire. C'est cela le grand problème, pour moi, de la démocratie et de l'individualisme* »¹⁷.

ET MOI EST INSUFFISANT

« Moi-autrui, formule insuffisante »¹⁸ disait Merleau-Ponty, car ce serait faire abstraction du monde, de la pré-existence du monde vécu, du « monde de la vie » dit Husserl. C'est d'autant plus vrai en architecture, que l'architecte — même s'il agit en tant qu'individu — agit en délégation, au nom de l'architecture, au nom de l'idée que se fait la société de l'architecture. C'est au sein de la dualité « architecture-monde » que l'architecte œuvre pour l'habitant.

CE QUI RESTE

Il m'apparaît souvent que ces exigences d'attention à l'autre sont aussi nourries par la situation propre à l'homme dès à présent. Il ne peut plus faire qu'avec ce qui lui reste d'humanité et qu'avec ce qui lui reste de nature. Voilà bien une situation où le mot « attention » développe toutes ses acceptions :

- se concentrer mentalement sur un objet
- remarquer un objet
- prendre garde, veiller sur
- disposition à la prévenance
- empressement, égards

acception dont l'oubli amène à l'absence et à la brutalité dont nombreux architectes font preuve et qui nous desservent tant.

L'architecture confronte l'éthique et l'œuvre, elle soumet l'éthique à l'œuvre.

Penser la responsabilité pour la vérité avec Husserl, l'authenticité avec Heidegger, le *dès-inter-essement* avec Lévinas, aspects éthiques de l'architecture, demande de revenir à la demande d'être-ensemble-au-monde, à l'être-en-vie donc, pour s'interroger sur la pertinence de la réponse, tant du point de vue des concepts, des outils que des résultats.

Si, comme l'évolution de l'idée d'autrui dans l'histoire de la pensée l'indique, l'éthique est philosophie première, et si « le rapport à autrui est expérience éthique par excellence »¹⁹, alors force nous est de voir que l'architecture, si singulièrement placée entre la pensée et l'action, est une expérience éthique unique, expression matérielle de la pensée.

¹ - *Une page d'amour*, Emile Zola, édition de 1884.

² - *De l'utilité de joindre à l'étude de l'architecture, celle des sciences et des arts qui lui sont relatifs*. J.-François Blondel. Chez la Veuve Desaint, Paris, 1771.

³ - *Habitant*, film écrit par Philippe Madec et réalisé par Guy Demoy et Michel Le Bayon, pour Arte et le Ministère de la Culture et de la Communication, Paris, 1997.

⁴ - *Post-scriptum sur l'insignifiance. Entretiens avec Daniel Mermet*, Cornelius Castoriadis, éditions de l'Aube, La Tour d'Aigues, 1998, page 13.

⁵ - *La pensée faible de Vattimo et Rovatti : une pensée fable*, Anne Staquet, éditions de l'Harmattan, Paris, 1996.

⁶ - *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, Giorgio Agamben, éditions du Seuil, Paris, 1990, page 49.

⁷ - *Éthique et infini*, Emmanuel Levinas, Fayard page 95.

⁸ - *Fondements de la métaphysique des mœurs, deuxième section*, Emmanuel Kant, éditions Delagrave, Paris, 1966, page 150.

⁹ - *Architecture, Éthique et technologie*, Louise Pelletier et Alberto Pérez-Gomez, Mac-Gill/ Queens Press, Montréal, 1994, page 16.

¹⁰ - *La question d'autrui*, Philippe Fontaine, Ellipses éditions, Paris, 1999, page 5.

¹¹ - *Ibid*, page 8.

¹² - *Penser l'homme et la folie*, Henry Maldiney, J. Million éditeur, Grenoble, 1991, page 352.

¹³ - *L'En vie*, Philippe Madec, Editions de l'Epure, Paris 1995, page 77 & 78.

¹⁴ - *Phénoménologie de la perception*, Maurice Merleau-Ponty, éditions Gallimard, Paris, 1943, page 401.

¹⁵ - E. Levinas, in *Habitant*, op. cit.

¹⁶ - *Le Volontaire et l'Involontaire*, Paul Ricœur, éditions Aubier-Montagne, Paris, 1967, page 123.

¹⁷ - *Post-scriptum sur l'insignifiance*. op. cit. page 36.

¹⁸ - *Le Visible et l'Invisible*, Maurice Merleau-Ponty, éditions Gallimard, Paris, 1964, page 274.

¹⁹ - *La question d'autrui*, op. cit., page 97